

Sobhi HABCHI

LES SOUFFLES DE L'AURORE

*Acculturations et modernités au Liban et au Proche-Orient
De Sanchuniathon de Béryte à Gibran Khalil Gibran*

PRÉFACE

L'AURORE DES SIÈCLES ET DU MONDE

« Il est impossible de comprendre certains mythes grecs, si l'on ne connaît pas la religion des Phéniciens ».

Cornelis Petrus TIELE (1830-1902),
Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques,
traduite du hollandais par G. Collins,
précédée d'une préface par Albert Réville,
Paris, Fischbacher, 1882, p. 263.

« Au témoignage de l'historien gibilite Philon de Byblos, Gebail se vantait d'être la plus ancienne ville du monde. Selon la légende rapportée par Sanchoniathon de Béryte, le dieu El, assimilé par la suite à Cronos, l'aurait fondée à l'aurore des siècles... »

Fouad Ammoun (1899-1977),
Le Legs des Phéniciens à la philosophie,
Beyrouth, Publications de l'Université Libanaise, 1983, p. 53.

« Phéniciens, Égyptiens, Crétois avaient tissé, de leur navette marine, un filet d'échanges aux mailles si serrées qu'ils y prirent un jour une merveilleuse aubaine. Ce qu'on aime à nommer "le miracle grec" aurait-il pu éclore sans cette rencontre préalable de l'alphabet de Byblos, des mathématiques de Chéops, et de l'art égéen ? »

René Habachi (1915-2003),
Orient, quel est ton Occident ?, Paris, Le Centurion/Sciences
humaines, 1969, chap. VII : « Le différentiel et l'universel », p. 209.

« Tous les politologues l'admettent : le Liban est un casse-tête dont aucune tête jusqu'ici n'a réussi à réduire les aspérités. Et même les voisins du Liban, qui s'y sont employés, ont fini, sinon par véritablement démissionner de cet emploi (comment le feraient-ils ?), du moins par s'accorder un peu de répit en mettant en veilleuse pour quelque temps leur pouvoir de nuisance... »

Salah Stétié (né en 1929),
L'extravagance : mémoires, Paris, Robert Laffont, 2014, p. 11-12.

Il me faut d'abord commenter le titre, et plus encore le sous-titre, que j'ai choisi pour ce nouveau recueil d'études. Il ne s'agit pas d'une fantaisie verbale ou d'un quelconque désir de désorienter, ou plutôt de dépayser, le lecteur. Il s'agit avant tout de placer ces sept essais ou études dont certaines revêtent l'allure d'une confession dans une perspective historique à ce point large et ample qu'elle ne peut être définie autrement que par un seul mot : tradition.

Ces réflexions s'inscrivent dans une perspective où s'affirment, dès ses premières expressions littéraires et plus particulièrement poétiques, un dialogue fondateur qu'entretiennent ce que l'on nomme Orient et Occident et, au-delà de ces espaces qui sont aussi des siècles, une confrontation, une alternance, un combat entre continuité et ruptures, imitation et innovation, tant au plan des idées que des formes.

On lira donc cette suite d'études comme le lieu où se répondent et s'affrontent les pesanteurs de certains héritages et les tentatives pour introduire, au plan de l'esprit ou de l'inspiration, une dynamique nouvelle, des forces neuves. Mais nous avons souhaité tout à la fois rendre compte de ces débats où se mêlent idées philosophiques et morales, préceptes esthétiques et poétiques, et les dépasser dans et par un mouvement réflexif où les forces vives du passé, l'authentique tradition, se conjuguent avec la volonté d'innover. Pour ce faire, un parcours a été tracé, allant de Sanchuniathon de Béryte¹ à Gibran Khalil Gibran, des origines mêmes de la pensée philosophique dans ce petit pan d'Orient qui m'est cher, au maître visionnaire qui, avec son *Prophète* et son *Jésus fils de l'homme*, entre autres œuvres, domine et donne sens à ce que j'entends comme modernité.

Ainsi, au retour à un certain commencement, à des origines où s'affirme encore avec force la logique du mythe, répondent des œuvres, des poèmes la plupart du temps, qui, au long des siècles, ont cherché à mettre en valeur la langue ou les langues par lesquelles un poète exprime son aurore, c'est-à-dire son expérience vécue dans sa vérité et son authenticité. De même qu'il n'y a pas d'écriture poétique sans expérience vécue, de même il n'y a

¹ Cornelis Petrus TIELE (1830-1902), *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*, op. cit., livre troisième-« La Religion des Phéniciens et celle des Israélites », chapitres I-VII, p. 265-325. Voir à ce propos Albert REVILLE, « La Religion des phéniciens », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 juin 1873, p. 372-401. Voir aussi P. NAUTIN, « Sanchuniathon chez Philon de Byblos et chez Porphyre », in *Revue biblique*, publiée par l'École pratique des hautes études, Paris, Librairie Lecoffre, J. Gabalda et Cie Éditeurs, 56^e année-1949 - tome LVI, p. 259-273, et du même auteur, dans le même numéro : « La valeur documentaire de l'« Histoire phénicienne » [de Sanchuniathon] », p. 573-578.

pas de poésie sans expression d'un imaginaire transcrit par images et métaphores, par mots et cadences, qui se change en une nouvelle réalité, en un « au-delà » par lequel l'homme entend célébrer l'univers dans lequel il vit et les mystères qui l'entourent. *Les souffles de l'aurore* retracent quelques tentatives de remontée vers les origines pour tous ceux qui ont cherché et qui cherchent à exprimer, par la parole poétique, une certaine configuration du monde, une cosmogonie.

Il me faut aussi, en quelques mots, présenter un personnage peu familier au lecteur occidental et, je le crains, à nombre de lecteurs orientaux actuels. Sanchuniathon a pourtant figuré longtemps dans la plupart des encyclopédies et dictionnaires en langue française : Pierre Larousse, dans le *Grand Dictionnaire universel* lui consacre une colonne². Et Louis Grégoire, dans le *Dictionnaire encyclopédique* rédige sur lui une notice³. Et si nous remontons le temps, en un mouvement qui dessine la logique même de notre démarche dans ce recueil, en 1773, Antoine Court de Gébelin traduit les fragments de Sanchuniathon en français sous le titre : *Allégories orientales ou le fragment de Sanchoniathon qui contient l'histoire de Saturne...* Puis en 1836, l'allemand Wagenfeld publie son *Analyse des neuf livres de Sanchuniathon*⁴. Et Ernest Renan présente à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans une séance de novembre 1857, un mémoire sur Sanchuniathon dont nous pouvons encore nous inspirer⁵.

La principale source par laquelle Sanchuniathon était et reste connu est le texte ou les fragments de Philon de Byblos (et non Philon le juif), cité

² *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse, 1875, (17 tomes et un supplément), au t. 14, p. 165.

³ *Dictionnaire encyclopédique, de biographie, de mythologie et de géographie*, Paris, Garnier Frères, 1884, n^{le} éd., p. 1731.

⁴ Friedrich WAGENFELD, *Analyse des neuf livres de la chronique de Sanchuniathon*, avec des notes par Friedrich WAGENFELD, et précédée d'un avant-propos par M. G.-F. GROTEFEND, traduit de l'allemand par Philippe LE BAS, Paris, Paulin, Libraire-éditeur, 1836.

⁵ Ernest RENAN, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres*, Paris, Imprimerie Impériale, MDCCCLVIII (1858), deuxième partie du tome vingt-troisième, p. 241-334. Voir aussi Ernest RENAN, *Mission de Phénicie*, Reprint de l'édition de l'Imprimerie Nationale de 1864, avec une [préface] d'une page de Jean d'ORMESSON, et une « Introduction » de Francis MERCURY, Beyrouth, 1998. Lire André PARROT, Maurice CHEHAB et Sabatino MOSCATI, *Les Phéniciens, L'expansion phénicienne-Carthage*, Paris, Gallimard, coll. « L'univers des formes », 1975, et réédition. Lire aussi Enrico ACQUARO et Paola De VITA, *Les Phéniciens, trésors d'une civilisation ancienne*, traduction de l'italien par Loïc COHEN, Paris, Éditions White Star, 2009.

par Eusèbe de Césarée, dans le premier tome de son livre, *La préparation évangélique*, publié en plusieurs volumes dans la collection « Sources Chrétiennes » aux Éditions du Cerf. Sanchuniathon fut le prêtre, ou le prophète phénicien de Béryte (Beyrouth)⁶. Auteur de l'une des premières cosmogonies poétiques⁷ qui remonte aux XIV^e/XII^e siècles avant notre ère, il a inspiré et influencé ses contemporains, mais aussi Hésiode (VIII^e/VII^e siècles avant J.-C.) dans sa *Théogonie*⁸. Puis Philon de Byblos (né vers 65 après J.-C. à Byblos en Phénicie⁹, au Liban actuel, mort vers 140), dans son *Histoire phénicienne*¹⁰. Puis après l'Evêque de Césarée, en Palestine, Eusèbe de Césarée (III^e/IV^e siècles) dans sa *Préparation évangélique*¹¹.

⁶ Voir à ce propos M. GRAS, P. ROUILLARD, J. TEXIDOR, *L'univers phénicien*, Paris, Arthaud, 1989, p. 51, 124, 176-177 ; Claude BAURAIN, Corinne BONNET, *Les Phéniciens, marins de trois continents*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 201-203 ; Gerhard HERM., *Les Phéniciens : « L'antique royaume de la pourpre »*, traduit de l'allemand par Denise MEUNIER,, Paris, Fayard, 1976 et 1996, p. 103-105 et p. 138 et suivantes ; Edward LIPINSKI, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Louvain, Peeters, coll. « Orientalia Lovaniensia Analecta-64, Série « Studia Phoenicia-XIV », 1995, p. 53, 176-179 et « conclusion », p. 491-493. Lire aussi Sabatino MOSCATI, *L'Épopée des Phéniciens*, traduit de l'italien par Carlo SALA et revu par Pierre ARCELIN, Paris, Fayard, coll. « Les Grandes études historiques - L'Aventure des civilisations », 1971 ; Émile EDDE, *Les Phéniciens ont-ils découvert l'Amérique ?*, préface de Hyam G. MALLAT, Beyrouth, Éditions Aleph, 2006.

⁷ Ferdinand ECKSTEIN (1790-1861), *Sur les sources de la cosmogonie de Sanchoniathon*, par M. le Baron d'ECKSTEIN, Paris, Imprimerie impériale, 1860, 267 pages (extrait du *Journal asiatique*, n° 8. 1859). Repris chez Nabu Press, 2012.

⁸ Pour une optique comparée et comparatiste, voir A.-C. MOREAU DE JONNES, *Les temps mythologiques, essai de restitution historique. Cosmogonies. Le livre des morts, Sanchoniathon, la Genèse, Hésiode, l'Avesta*, Paris, Didier et Cie, 1876. Lire surtout le deuxième chapitre : I partie-« Phéniciens », p. 141 et suiv., et III partie-« Le Sanchoniathon », p. 164-178.

⁹ Voir Josette ELAYI, *Histoire de la Phénicie*, Paris, Perrin, coll. « Pour l'Histoire », 2013. Voir aussi Georges CONTENAU, *La civilisation phénicienne*, 3^e édition : l'édition de 1928 complétée par un chapitre annexe, Paris, Payot, 1939, chap. II, « Religion : les Cosmogonies. Philon et Sanchoniathon », p. 99-105 ; WEILL, Raymond, *La Phénicie et l'Asie occidentale* (des origines à la conquête macédonienne), Paris, Librairie Armand Colin, coll. « Armand Colin, n° 221 », 1939, chapitre X : « L'Alphabet en Phénicie », p. 153-174.

¹⁰ Voir PHILO BYBLIUS, *The Phoenician History*, introduction, texte, traduction anglaise et notes par Harold W. ATTRIDGE et Robert A. ODEN, CBQ monogr. sér. 9, Washington, 1981.

¹¹ Voir EUSEBE DE CESAREE, *La Préparation évangélique*, Paris, Éditions du Cerf, 1976, « introduction générale », t. I, liv. I, chap. 9 et 10, p. 167-211, et commentaire, p. 289-323, et liv. IV et V, chap. 1-17.

Sanchuniathon fut un « novateur »¹² et son nom signifie « Philalèthe », l'« ami de la vérité »¹³, ou encore selon l'étymologie phénicienne *Sknytn* : le dieu Sakon a donné, c'est-à-dire : le fils du dieu phénicien Sakon¹⁴. Il aurait vécu sous Sémiramis, la reine des Assyriens, ou avant Homère et la guerre de Troie. Il est, selon Philon, l'auteur d'une cosmogonie qui aurait beaucoup inspiré Moïse dans « la Genèse »¹⁵. Pour lui, au commencement des commencements il y avait la nostalgie et « il y avait le désir »¹⁶, mais aussi « le lieu, la demeure et la terre comme mère nourricière ». Entre le mythe et la réalité, Sanchuniathon évoque, chez les descendants des Phéniciens, l'obsession de la création et la hantise d'être habité par un esprit prophétique inspirateur ou par un esprit maléfique.

Dans le langage populaire libanais d'aujourd'hui, la femme, fâchée ou contrariée, dit à son mari ou à son enfant : « tu es *maskoun* ». Cela signifie : tu es hanté, ou tu es possédé par un djinn ; tu es habité par un méchant esprit. Mais peu de personnes savent que le mot *maskoun* en arabe dérive ou

¹² Sur SANCHUNIATHON « novateur », voir *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, sous la direction d'Edward LIPINSKI, Turnhout (Belgique), Éditions Brepols, 1992, p. 387.

¹³ Voir Frédéric CREUZER, *Religions de l'Antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, ouvrage traduit de l'allemand, refondu en partie, complété et développé par Joseph Daniel GUIGNIAUT, Paris, Treuttel et Würtz, 1829, tome deuxième, première partie, livre IV, chap. II : I. « Religion des phéniciens, ses sources ; Sanchoniathon. II. « Cosmogonie phénicienne comparée à celle des Chaldéens, principales divinités des deux peuples », p. 8-18 ; et voir « chapitre complémentaire : religion de Carthage », p. 225-252.

¹⁴ Voir Edward LIPINSKI, *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, *op. cit.*, p. 385 et 387.

¹⁵ Le savant allemand Otto EISSFELDT voit dans son « Phönikische und griechische Kosmogonie » que « les Cosmogonies phéniciennes de Sanchuniathon, de Mochos (fin du second millénaire) ont influencé celles d'Anaximandre et de Démocrite ». Voir le collectif : *Éléments orientaux dans la religion grecque ancienne*. Colloque de Strasbourg, 22-24 mai 1958 (Travaux du Centre d'Études Supérieures spécialisé d'Histoire des Religions de Strasbourg), Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque des centres d'études supérieures spécialisées », 1960. Et le compte rendu de Philippe BRUNEAU, *Revue des Études Grecques*, année 1961, vol. 74, n° 349, p. 297-299. Dans *Liban-les guides bleus/Hachette*, Paris, Librairie Hachette, 1975, « Préface », p. 9, nous lisons : « Byblos, ville six fois millénaire, qui donna son nom au Livre Saint (La Bible) ».

¹⁶ Voir Cornelis Petrus TIELE (1830-1902), *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*, *op. cit.*, p. 276-277 où nous lisons : « Tandis que le prêtre hébreu représente la création comme l'œuvre d'un Dieu personnel qui appelle toutes choses à l'existence par la puissance de sa parole, d'après le philosophe phénicien l'esprit crée sous l'impulsion d'un désir inconscient, de sorte que le *désir* est le principe de tout ce qui est ».

provient du nom du dieu Sakon,, le père de Sanchuniathon. Aussi dans les traditions populaires au Mont-Liban, pour allumer un feu il faut d'abord une « Saykouneh » : un ramassis de bois sec qui aide à déclencher le grand feu.

On aura compris que j'ai souhaité inscrire le nom de Sanchuniathon comme une sorte de génie tutélaire pour replacer mes réflexions dans un contexte culturel en accord avec les origines mêmes de la terre qui est mienne, pour marier l'érudition à la force fabulatrice du mythe et pour insister sur ce que l'on peut appeler « l'aube du monde », ou la première aurore du monde¹⁷.

Si pour moi Sanchuniathon veut dire le temps des origines ou du moins ce que je crois être « mes origines », Gibran représente toutes les modernités proches-orientales, avec leurs espoirs et leurs nombreuses illusions. Ce faisant, c'est aussi plus de trois millénaires que j'arpente mentalement, et des miracles poétiques que j'ai déjà abordés dans les derniers chapitres de mon ouvrage, *Les fils d'Orphée*. Par le recours à Sanchuniathon, sous son patronage, j'ai voulu placer ce présent travail sous l'autorité d'une

¹⁷ Sur SANCHUNIATHON et les Phéniciens voir dans les sources anciennes Antoine COURT DE GEBELIN (1719-1784), *Allégories orientales, ou le Fragment de Sanchoniathon, qui contient l'histoire de Saturne, suivie de celles de Mercure et d'Hercule, et de ses douze travaux avec leur explication, pour servir à l'intelligence du Génie symbolique de l'Antiquité*, Paris, M.DCC.LXXIII (1773) ; l'Abbé Étienne MIGNOT, « Mémoire (s) sur les Phéniciens », dans *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres*, tomes : 34, 36, 38, 40, 42, Paris, (1770-1786) ; M. l'Abbé Paul FOUCHER (1704-1778), « Les théophanies phéniciennes », dans *Mémoires de l'Académie Royale...*, t. 38, Paris, 1777, p. 337 et suiv. Voir aussi Marie-Joseph LAGRANGE, *Études sur les religions sémitiques*, 2^e édition, revue et augmentée, Paris, Lecoffre, 1905, chap. XI, « Les Mythes phéniciens, Philon de Byblos », p. 396-437 ; Louis MAILLARD, *Quand la lumière fut...*, Paris, P.U.F. et Lausanne, La Concorde, (1924), t. I, *Les Cosmogonies anciennes...* ; Robert de LANGHE, *Les Textes de Ras Shamra-Ugarit et leurs rapports avec le milieu biblique de l'Ancien Testament*, 2 volumes, Paris, Desclée de Brouwer, 1945. Lire aussi Charles-François JEAN, *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ*, Paris, Paul Geuthner, 1922-1936, 3 volumes ; André CAQUOT, « La naissance du monde selon Canaan », dans l'ouvrage collectif, *La Naissance du monde*, Paris, Seuil, coll. « Sources Orientales », 1959, p. 182-183 ; Fouad AMMOUN, *Le Legs des Phéniciens à la philosophie, op. cit.*, p. 74-100 ; Robert Du MESNIL DU BUISSON, *Études sur les dieux phéniciens hérités par l'Empire Romain*, Leiden, E. J. Brill, 1970, p. 37 et suiv. ; Edward LIPINSKI, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Louvain, Éditions Peeters, coll. « Orientalia Lovaniensia Analecta »- 64, 1995, p. 178 ; Frère Ildéfonse SARKIS, *Les Phéniciens et leur empire, d'après les écrits des Anciens et l'archéologie*, Beyrouth, 2003. Sans oublier les travaux du savant orientaliste, philologue et exégète, spécialiste d'épigraphie sémitique l'allemand Otto EISSFELDT (1887-1973) sur Sanchuniathon, Ras Schamra et le dieu égyptien Thot : *Ras Schamra und Sanchunjaton*, Max Niemeyer, 1939 ; *Sanchunjaton von Berut und Ilumilku von Ugarit*, Niemeyer, 1952 ; *Tautos und Sanchunjaton*, Berlin, Akademie-Verlag, 1952.

certaine mythologie ou d'un certain sens, philosophique, religieux, poétique, qui restera énigmatique et dans une sorte de clair-obscur qui convient à la méditation autant qu'à l'inspiration poétique au sens orphique¹⁸.

Sortons de la légende et du mythe pour une présentation sommaire des essais et études ici rassemblés. Et d'abord, on n'en sera sans doute pas surpris, des réflexions volontairement personnelles sur le langage créateur : le bilinguisme ou le plurilinguisme dans l'écriture. Pourquoi écrire en deux langues opposées : l'arabe et le français ? Et pourquoi encore écrire avec le dialecte libanais, la langue parlée du Liban, à l'aube du troisième millénaire ?

Ces textes sont aussi des réflexions sur les rapports et les relations qui ont eu les privilèges d'une histoire culturelle qu'a menée le Liban, mon pays d'origine, avec la France et sa culture depuis le temps du roi Louis IX dit Saint Louis, au XIII^e siècle, jusqu'à nos jours¹⁹. Des rapports et des relations entre une France trop généreuse et un Liban biblique, un « Liban de rêves », comme disait Rimbaud sans le savoir, qui, depuis les anciens Phéniciens, a donné au monde l'alphabet, et qu'on a appelé, il n'y a pas longtemps, depuis quelques décennies : la « Suisse de l'Orient » ou du Moyen-Orient²⁰. Et dans

¹⁸ D'après le grand poète Saïd AKL (mort à 102 ans, en novembre 2014) qui a prêché durant toute sa vie la « Phénicité » du Liban : ORPHEE, PYTHAGORE, ZENON, EUCLIDE, l'auteur des *Éléments*, comme MOGHOS DE SIDON, le découvreur de l'Atome, sont des Phéniciens/Libanais. Voir aussi Denise JOURDAN-HEMMERDINGER, « Atomisme et pythagorisme phéniciens aux origines des théories et des notations de la musique », dans Camille ABOUSSOUAN, *Le livre et le Liban*, Paris, Unesco, 1982, p. 47-57. Voir aussi Lionel CASSON, *Les marins de l'Antiquité, explorateurs et combattants sur la Méditerranée d'autrefois/ The ancient mariners*-Texte français de Lilly GHALI-KAHIL, Paris, Hachette, 1961 ; Attilio GAUDIO, *Les empires de la mer : la Crète, Tyr, Saba, Carthage*, préface de Fernando FUSSI, Paris, Julliard, coll. « Histoire et voyages », 1962 ; Zvi HERMAN, *Peuples, mers, navires*, traduit de l'hébreu par Josef MILBAUER, Paris et Tel Aviv, Édition Arts et métiers graphiques et Massadah Press, 1964. Lire encore Françoise BRIQUEL-CHATONNET et Éric GUBEL, *Les Phéniciens. Aux origines du Liban*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard-358, Série Archéologie », 1998, et rééd.

¹⁹ Voir le livre de René RISTELHUEBER, *Les traditions françaises au Liban*, préface de Gabriel HANOTAUX, Paris, Félix Alcan, 1^{ère} éd., 1918 et 2^e éd., 1925. Et la traduction en arabe par l'Abbé Paul ABOUD, Harissa-Jounieh, Imprimerie Saint-Paul, 1920. Et Clément HUART, « La France et le Liban », in *Journal des savants*, Paris, 17^e année, juillet-août 1919, p. 169-183. Voir aussi Maurice DUNAND, *De l'Amanus au Sinaï, sites et monuments*, préface de Michel CHIHA, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1953, « Le Liban », p. 147-188.

²⁰ Voir à titre d'exemple Claude BOURILLON, « Le Liban, Suisse du Moyen-Orient ? », *Revue des deux Mondes*, n° de juin 1978 ; Phillip K. HITT, « Le Liban », dans Rouhi JAMIL, *Liban, Guide Vert*, Librairie Universelle, Av. des Français- Beyrouth, 1948, p. 3-6 ; « Dossier

un monde monolithique, le Liban tente encore son dialogue des cultures, un dialogue qui suppose à la fois les bienfaits de l'ouverture et de la réception, mais aussi tous les dangers de l'acculturation²¹. Et s'inspirant de Fernand Braudel (1902-1985) dans sa thèse monumentale sur la Méditerranée, nous dirons que le Liban fait partie « des limites culturelles, des espaces culturels d'une extraordinaire pérennité : tous les mélanges du monde n'y peuvent rien [...]. Mais les soubassements demeurent. Ils ne sont point indestructibles ; du moins sont-ils mille fois plus solides qu'on ne le croit. Ils ont résisté à mille morts supposées. Ils maintiennent leurs masses immobiles sous le passage monotone des siècles. »²²

Écrire en deux langues ou avoir trois langues ou langages d'expression n'est jamais un double langage : c'est une voie fortunée, heureuse pour la création poétique et littéraire. Un moyen d'expression et d'extériorisation, qui aide l'homme « qui parle » à mieux accorder et à concorder ses sentiments, ses émotions et ses visions intérieures ou extérieures pour les exposer à lui-même et aux autres sur le toit du monde.

Écrire, par exemple, en arabe, la langue du Coran, le livre sacré de l'islam, est plus qu'un défi existentiel et spirituel pour un non musulman. On n'écrit pas en arabe sans accepter les dangers qui se cachent dans « la magie » blanche ou noire, dans les mélancolies et les déchirures de cette langue « ancienne » qui remonte, par sa poésie, à l'époque préislamique, aux « *Mu'allaqat/ Les poèmes suspendus* » et bien avant²³.

On n'écrit pas en arabe sans adopter un système linguistique dont le verbe « être » est un verbe défectif, occupé ou troué comme on va le voir dans le deuxième chapitre. Un verbe qui s'enracine dans le passé et l'imparfait trop parfait, lequel n'est souvent que le passé mis au présent et qui se répète par un éternel emploi et un éternel retour au passé, c'est-à-dire un passé omniprésent qui mine tout avenir et toute innovation.

Liban », *Le Monde Diplomatique*, Paris, n° 11/1957 ; Salah STETIE, « Un pays sous un arbre », dans *Liban, les guides bleus-Hachette*, Paris, Librairie Hachette, 1975, p. 17-36. Voir aussi Daniel MEIER, *Le Liban*, Paris, Le Cavalier bleu Éditions, coll. « Idées reçues », 2010.

²¹ Voir le beau livre collectif *Quatre siècles de culture de liberté au Liban*, (« Introduction ») de Antoine DOUAIHY, « préface » de Ghassan TUENI, Beyrouth, Chemaly & Chemaly, 2006, 2 tomes, in 4.

²² Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1986, t. 2, p. 107 et 112.

²³ Sur les temps préislamiques, voir Jawâd 'ALI, *Al-mofassal fi târikh al-'arab qabl al-islam / L'histoire détaillée des Arabes avant l'islam*, 1^{re} éd., Beyrouth et Bagdad, 1970-1972, 10 volumes, en particulier vols. VI et IX.

Celui qui a appris la langue arabe, depuis son jeune âge, connaît bien le *hadith* attribué au prophète de l'islam : « *charr al-oumour muhdathatuha wa kullu muhdathatinn bid'atunn wa kullu bid'atinn dalalah wa kullu dalalatinn fi n-nar/ Certes les plus mauvaises choses sont les choses nouvelles et chaque chose nouvelle est innovation, et chaque innovation est égarement et chaque égarement est en enfer* »²⁴. Mais ce témoin, et martyr à la fois, doit accepter et surtout croire que cette langue (arabe) est une langue sacrée car « *elle est celle des gens (hommes et femmes ?) qui habitent le Paradis* »²⁵.

Et celui qui a écrit et qui écrira encore en arabe, s'il se trouve parfois dans l'embarras comme l'auteur de ces lignes, verra que le drame de ce qu'il écrit n'est jamais résolu. Pourquoi ? Parce que depuis la belle époque de « *Bayt al-hikmah/ Maison de la sagesse* » à Bagdad²⁶, entre le IX^e et le X^e siècles, on n'a pas cessé de marginaliser ou de faire oublier la plupart des auteurs qui ne sont pas porteurs de plumes orthodoxes. En effet, qui parle encore du rôle et des œuvres de tous les syriaques et nestoriens, qui ont été les pionniers de la transmission de l'héritage grec en Occident, bien avant le Moyen Âge latin ? Ces auteurs malheureux sont à peine évoqués, ou cités, dans l'histoire de la littérature, ou dans celle de la philosophie de langue arabe.

Depuis la fin du XIX^e siècle, à Alep, (et je ne remonte pas ici au rôle capital dans le mouvement orientaliste européen du Collège Maronite de Rome fondé par le Pape Grégoire XIII²⁷ en 1584) et le premier tiers du XX^e siècle écoulé, au Mont Liban et en Égypte, les penseurs et les poètes maronites ont fait ce qu'on appelle la *Nahda* arabe²⁸. Bien entendu : c'est une

²⁴ Ce *hadith*, rapporté par l'imam Ibn Sinan al-NASA'I (829-915) dans son ouvrage *al-Souan al-sughra*, n° 1578, est authentifié par le Cheikh Naser ad-dine al-ALBANI (1914-1999) dans sa « correction » de *Souan*. Lire Muhammed TALBI, « Les Bida' » dans *Studia Islamica*, Paris, Larose, tome XII, 1960, p. 43-77.

²⁵ Dans son livre *al-muzhir fi 'uloum al-lughah wa anwâ' ihâ/ Le fleuri dans les sciences de la langue (arabe) et de ses genres*, éd. Mohammed Jâd al-MAWLA, 'Ali M. al-BAJAWI et Mohammed Abou Al-Fadl IBRAHIM, Le Caire, Maktabat al-Turâth, 3^e édition, s. d., t. I, p. 30.

²⁶ Voir à ce propos Marie-Geneviève BALTU-GUESDON, « Le Bayt al-Hikma de Baghdad », in *Arabica, Revue d'études arabes*, Leyde, Brill, t. 39, fasc. 2 (juillet 1992), p. 131-150.

²⁷ À propos du Pape Grégoire XIII (1502-1585), voir Ivan GOBRY, *Dictionnaire des Papes*, Paris, Pygmalion, 2008, p. 221-222. Ou Stéphane ARTHUR et Michel BONNET, *Encyclopédie des Papes, Vingt siècles de l'Histoire du monde*, Paris, Éditions Patrick Banon, coll. « Cliothèque », 1995, p. 264.

²⁸ Sur le rôle capital des poètes libanais et de leurs apports à la poésie et à la littérature des Arabes, voir les deux excellents articles de mon regretté ami Michel HAYEK : « Les voix du Liban », dans *La voix des poètes*, Paris, numéro du printemps (avril-mai-juin), n° 12/1962, p. 39-50, repris dans la revue *Al-Machriq*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1963, p. 245-

certaine « renaissance » avec sa grandeur et sa misère, c'est-à-dire avec ses réalités et ses illusions. Mais ces pionniers sont-ils souvent reconnus en arabe ?

Autrement dit : un visionnaire comme Gibran Khalil Gibran (1883-1931), père de la modernité poétique arabe de nos jours, est devenu mondialement connu parce qu'il a écrit et publié en anglais son chef-d'œuvre *Le Prophète/ The Prophet* en 1923. Son livre se trouve être maintenant le deuxième *best seller* après la Bible et il dépasse par ses ventes actuelles l'œuvre de Shakespeare, non grâce à la langue arabe, à celle de Sibawayhi, mais grâce à la langue de Shakespeare avec laquelle Gibran a conçu et écrit la moitié de son œuvre poétique et littéraire²⁹.

Je prends un autre exemple libanais du bilinguisme, celui du poète et auteur dramatique Georges Schéhadé (1905-1989) qui m'a toujours conseillé d'écrire en français parce que la voix française, la voix de la France va beaucoup plus loin que l'arabe et les Arabes. Et Schéhadé a pu dépasser les frontières de l'Orient arabe et islamique grâce à la langue de Racine, de Chateaubriand et de Hugo³⁰.

Plus près de nous, d'autres écrivains et poètes libanais vivants qui ont écrit leurs œuvres en français pour échapper à la tyrannie ou à la complexité de l'autre langue, la première, la langue arabe, tels Michel Chiha, Charles Corm, Farjallah Haïk ou Nadia Tuéni, Fouad Gabriel Naffah, Fouad Abi Zayd, Élie Tayan, May Ziadé, Andrée Chédid, Vénus Khoury-Ghata et Salah Stétié³¹. Et d'autres tel le romancier Amine Maalouf (né en

255. Et « L'originalité de l'apport chrétien dans les lettres arabes », dans l'ouvrage collectif édité par Jean-Paul CHARNAY, *Normes et valeurs dans l'islam contemporain*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1966, p. 151-131. Le grand critique libanais Maroun 'ABBOUD (1886-1962) a écrit à ce propos : « Ils [les Libanais] ont injecté un sang nouveau dans les veines de la littérature arabe. Sans ces aigles qui s'étaient envolés vers les quatre coins du monde, la culture arabe aurait continué son mouvement de régression jusqu'à l'éclipse totale. » Voir Maroun 'ABBOUD, *Œuvres complètes*, Beyrouth, Dar Maroun 'Abboud, vol. II, 1986, *Yaqzah wa nahdah/ Réveil et renaissance* : « Al-khayal al-lubnani/ L'imagination libanaise », p. 762-763.

²⁹ Voir la partie anglaise de son œuvre dans Khalil GIBRAN, *The Collected Works*, New York, Alfred A. Knopf, 2007.

³⁰ Voir mon article : « Georges Schéhadé dans ses nouveaux poèmes : voici le grand enfant de la poésie (avec la traduction en arabe de 5 de ses poèmes) », in *Al-Mostakbal*, Paris, 5^e année, n° 238, 12 septembre 1981, p. 64-65.

³¹ Il faut dire ici que le cas de Salah STÉTIÉ est particulier. Cet auteur libanais d'obédience musulmane mais qui est très ouvert à la culture universelle (né à Beyrouth en 1929) mérite une étude à part dans laquelle il faudrait voir comment le cas de l'acculturation positive est très féconde avec lui et pour lui. Disciple de Gabriel BOUNOURE (1886-1969) et de Louis MASSIGNON (1883-1962), Salah STÉTIÉ manie la langue française en virtuose. Voir son

1949), devenu membre de l'Académie française³². Tous ces noms et exemples significatifs avec d'autres libanais encore, ont adopté la langue de Molière, de Pascal et de Rivarol pour écrire et composer leurs œuvres littéraires et philosophiques sans être victimes de la « prison » de la langue arabe.

Quant à moi, j'ai voulu, dans cet essai, livrer quelques témoignages et m'expliquer sur mon choix de la langue française à côté de l'arabe, sans oublier ma langue dialectale libanaise. En effet, durant des décennies, j'ai tenté de concilier dans mes textes, poésie ou prose, deux visions du monde : l'une orientale et l'autre occidentale. L'une s'enracine, linguistiquement, dans le désert avec son histoire comme source d'inspiration pour s'ouvrir à la mer et à ses tempêtes. Et l'autre prend à la « grécité » et à la « latinité » son élan vital pour dire le monde et ses mutations devant la vie et la mort, mais surtout devant l'amour qu'il soit charnel, mystique, ou cosmique, évoqué, déjà, par saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens³³.

dernier livre : *L'extravagance : mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2014. Et l'on ne peut qu'admirer ses essais critiques et méditatifs sur la poésie et l'art d'écrire. Quant à son œuvre poétique, je renvoie le lecteur à mon article (en arabe) sur son premier recueil qui remonte à quarante ans. Voir Sobhi HABCHI, « Sur le poète Salah Stétié dans son recueil *L'Eau froide gardée*, Paris, Gallimard, coll. « blanche », 1973 : présentation et traduction en arabe de 4 de ses poèmes, sous le titre : « Stétié rejoint les poètes/ *indimamo cha 'irinn ila al-chu'ara' : Stétié, maunn baridunn mahrous : eau froide gardée* », in le journal *An-Nahar*, Beyrouth, n° du 23 juillet 1973. Concernant sa poésie, je maintiens mon ancienne opinion exprimée dans l'article cité. Voir aussi dans le même sens Sélim ABOU, « Littérature libanaise d'expression française », dans *Francophonie, quel avenir ?*, Sommet de Québec-septembre 1987, Beyrouth, (livre/dossier), *L'Orient-Le Jour*, 1987, p. 265.

³² Citons aussi Fouad El-ETR (né en 1942), le poète, fondateur des Éditions de la revue parisienne *La Délirante* et auteur de plusieurs recueils de poésie qui m'a confié, en janvier 2015, qu'il « a choisi la langue française ». (Voir sur sa poésie mon article « Dans le recueil de poèmes de Fouad El-ETR, *Comme une pieuvre que son encre efface*, Paris, Éditions de La Délirante, 1977 : « le corps, c'est la porte de l'âme (avec la traduction en arabe de 5 de ses poèmes) », in *Al-Mostakbal*, Paris, 8^e année, n° 368, 10 mars 1984, p. 54. Et deux émissions à la radio (RMC) de Paris sur « L'amour parfait dans les poèmes de Fouad El-Etr », les 17 et 24 janvier 1991, sur ses deux recueils : *Là où finit ton corps*, Paris, La Délirante, 1983 et *Arraché à la nuit*, Paris, La Délirante, 1987 ».

³³ Nous lisons au chapitre XIII : « J'aurais beau parler toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, j'aurais beau avoir toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. », *La Bible, traduction officielle liturgique, texte intégral publié par les évêques catholiques francophones*, Paris, Mame, 2013, p. 1907-1908. Pour une autre traduction, voir *Nouveau Testament*, TOB, Paris, Les Éditions du Cerf, 1975, p. 513.

Il n'y a aucun doute : toute langue est un pouvoir et tout pouvoir est le fruit d'un choix³⁴. D'où choisir la langue française pour se dire au monde et à soi-même n'est pas une tâche commune, ni facile. Car dans le soi il y a aussi les autres. La formule rimbaldienne : « Je est un autre » reste beaucoup plus ancienne que son auteur, Rimbaud l'adolescent ou le jeune, ou celui qui a su se taire trop tôt. Dans ce sens le « Je est un autre » se trouve dans toutes les grandes voix et les cris de l'humanité, depuis l'épopée de *Gilgamesh* et de l'*Illiade*, ou depuis les premiers chants d'amour au pays de Canaan, en Phénicie, en Mésopotamie, et sur les rives du Nil, à l'aube des Pyramides chez les Pharaons. Pour en être convaincu, il suffira de parcourir la plupart des trésors de la poésie universelle en Orient et en Occident³⁵.

Mais écrire en deux langues est un acte qui accentue la « mobilisation » et la perplexité chez tout poète, écrivain ou penseur. Car celui-ci devient habité ou hanté par deux perfections souvent opposées, je veux dire par deux systèmes d'expression dont l'un « tyrannise » l'autre comme l'a bien exprimé Al-Gahiz au IX^e siècle de notre ère³⁶.

Et il y a plus encore : pourquoi écrire en dialectal libanais à côté du français et de l'arabe ? Avec cet autre moyen d'expression, je veille à ne pas laisser échapper un côté si profond de moi, de mon expérience, de mon existence. Entre deux langues opposées, je complète par le dialectal mon approche du réel et du surnaturel. En m'écrivant en dialectal, je peux faire confiance à ma troisième « langue » comme moyen d'expression sans détours ni tricheries. Car il s'agit de ma « première » langue maternelle dans laquelle je suis et je reste le plus moi-même. C'est elle qui me concilie avec mon silence. C'est elle qui me traduit sans trahison au monde.

³⁴ Voir à ce propos, Roland BARTHES, *Leçon inaugurale au Collège de France*, Chaire de sémiologie littéraire, faite le vendredi 7 janvier 1977 - « leçon 79 », Paris, 1977, repris dans Roland BARTHES, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978 et rééditions.

³⁵ Voir à ce propos : Samuel KRAMER, *L'Histoire commence à Sumer*, Paris Champs/Flammarion, 2009, et Roger CAILLOIS, *Trésors de la poésie universelle*, Paris, Gallimard, 1986. Lire aussi la belle anthologie : *Trésors de la poésie médiévale*, Textes choisis, établis, traduits et annotés par André CHASTEL avec la collaboration de Jacques MONFRIN, Paris, Le Club Français du Livre, coll. « Les Portiques » 63, 1959. Pour la poésie en langue arabe, voir les anthologies suivantes : *Kitab Muntaha at-talab*, *Kitab al-ikhtiarayn*, *al-asma 'iyat*, *al-mufaddaliyat* et *Kitab al-aghani* (cf. Ouvrages cités). Et voir encore « la bibliographie » de mon livre, *'Ichraqah sans les autres, de la cendre de l'amour au ciel de la liberté*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient - Éditions Jean Maisonneuve, 2012, p. 82 et suivantes.

³⁶ Al-GAHIZ, *Al-Bayân wa al-Tabyyîn/ Éloquence et éclaircissement*, éd. 'Abd Al-Salam HAROUN, Beyrouth, Dar al-Jîl et Dar al-Fikr, sans date, t. I, p. 368.

Ainsi, comme poète, j'ai eu trois chances, trois langues, pour m'exprimer, pour me dire et dénoncer, quand il faut, une certaine condition humaine. Dans ce domaine à la fois sacré et diabolique, tout dépend de l'approche inspiratrice. C'est l'état poétique de l'inspiration qui impose sa langue ou son style au poète. Sans cet état élémentaire mais toujours primordial, toute son œuvre demeure une suite de jeux de mots, ou un ensemble de labyrinthes linguistiques sans aucun rapport avec le sens humain des mots et des choses.

Dans le chapitre consacré aux rapports culturels du Liban avec la France, j'ai rappelé l'importance historique de ces rapports. Car toute la modernité arabe et orientale, avec toutes ses illusions, est passée par des relations culturelles libanaises privilégiées avec la France³⁷. Et à l'image de la France, le Liban, en dépit de tous les désordres et du chaos qui l'entourent, reste encore un espace de liberté, de dialogue des cultures et des civilisations. Ce que la France libre veut, le Liban le veut aussi, sans jamais oublier que toute ouverture culturelle amène avec elle ses dangers et ses poisons mortels³⁸.

C'est pourquoi j'ai consacré le cinquième chapitre au problème de l'acculturation. Il n'y a pas d'acculturation sans dangers et le Liban en est le vif exemple – la vive arène – dans un monde qui se cherche volontairement ou involontairement, au nom de la mondialisation (un nouvel impérialisme culturel et matériel ?), dans une certaine pensée unique qui détruit toute originalité de pensée.

Le sixième chapitre dessine les contours des premières modernités françaises et occidentales reçues par le Liban et transmises au monde arabe. Il s'agit avant tout d'une révision de l'art poétique arabe au Proche-Orient par le moyen de la traduction de Solaymân Al-Bostâny de l'*Iliade* d'Homère. En effet, son « Introduction » critique en arabe à cette traduction

³⁷ Pour plus de détails sur ce point, je renvoie le lecteur à mon ouvrage *Les fils d'Orphée du Mont Liban aux Amériques : un siècle de poésie et de poétique entre traditions et modernité*, préface de Pierre BRUNEL, postface de Daniel-Henri PAGEAUX, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient - Éditions Jean Maisonneuve, coll. « Itinéraires poétiques, itinéraires critiques », 2004.

³⁸ Dans un récent article, le penseur libanais Ali HARB défend la France, en écrivant : « Sans la France, le monde entier n'a aucun sens ; la France avec sa Révolution et ses Lumières. Oui, le monde n'a aucun sens sans les créations de la France et ses inventions dans tous les domaines auxquels tout le monde a participé, le Français de souche et le nouveau arrivé, le résident et l'émigré », dans « *Lâ musalahah bayn al-islam wa al-hadathah/ Aucune réconciliation de l'islam avec la modernité* », in *Molhaq an-nahar*, Beyrouth, n° du 21 mars 2015, p. 19.

est à la fois une vision et une expression profonde d'une première poétique comparatiste dans la langue du Coran à l'aube du XX^e siècle. Mais pour être juste, il faut attendre toute la modernité humaine et le ton visionnaire dans l'œuvre arabe et anglaise de Gibran Khalil Gibran.

Le dernier chapitre est un exercice poétique sur soi et sur l'autre dans la poésie libanaise où le phénomène de l'acculturation donne son sens le plus positif et le plus fertile. L'exemple est pris à Gibran lui-même, dans un de ses textes prophétiques : « *Min cha 'irinn masîhî ila al-muslimîn/ D'un poète chrétien aux musulmans* », qui, sans trop chercher le destinataire, nous montre à la fois le bonheur et le malheur, les grandeurs et les limites d'un humanisme oriental.

J'espère que ces études et ces témoignages, qui ont parfois une certaine allure autobiographique, aideront à mieux comprendre des travaux écrits par et dans la trinité d'une voix : en français, en arabe et en dialectal libanais. Mais il me reste à évoquer la grande dette intellectuelle et spirituelle que je dois à ceux qui sont morts et à d'autres qui vivent encore.

Pour ceux qui sont dans l'au-delà, je pense à mon père Jabbour (son prénom est une autre forme de « Gibran » qui signifie : « le consolateur »). On l'a appelé ainsi car sa grand-mère maternelle Farfourah Rahmé était parente de Kamileh Rahmé, la mère de l'auteur du *Prophète*. Et je pense aussi à ma mère Dibeh. Et à mes amis : le visionnaire Père Michel Hayek, le philosophe et sociologue René Habachi, le philosophe tout court Jérôme Ghaïth, l'esthète et poète Nicolas Youakim, le critique et ancien recteur de l'Université libanaise, Michel 'Assi, le professeur « magicien » Antoine Ghattas Karam, le grand poète Najib Jamal Ad-Dine, l'historien éclairé, le Père Boulos Sfeir, ancien recteur de la Faculté de Théologie à l'Université Saint Esprit de Kaslik, et l'artiste-poète, conservateur en chef du Musée de Gibran au Liban Nord, Wahib Kayrouz. Sans oublier la généreuse « sœur des hommes » Victoria Khozami, fondatrice de la Maison du Liban à la Cité universitaire internationale de Paris.

Pour ceux qui sont encore de ce monde, j'ai toujours une vive pensée pour Henri-Michel Comet, fin diplomate de France et actuel préfet des Pays de la Loire et de Loire-Atlantique, ainsi que pour Jacques Taquet, l'ancien directeur de RMC à Paris. Et comment ne pas remercier mon fidèle ami, mon premier « biographe » et commentateur (en langue française) de la pensée du Père Hayek notre ami commun³⁹, le comparatiste qui a souhaité

³⁹ Voir Sobhi HABCHI, *Prophète, mon ami, Thrènes pour le moine Michel Hayek (1928-2005)*, Postface de Daniel-Henri PAGEAUX, 2006. Et *Prophète mon ami, Thrènes pour*